

« L'obligation de se dire bien »

SOCIÉTÉ Les réfugiés mineurs ne peuvent pas s'en sortir seuls

► L'ASBL Mentor Escale fêtait ses vingt ans ce vendredi au théâtre Marni.

► Son activité d'accompagnement des mineurs étrangers non accompagnés a été saluée par la Fondation Roi Baudouin, qui lui a décerné le prix du Fonds Jeanne Van Quickenborne.

Si c'est un hasard, il peut être qualifié d'« heureux ». Ce vendredi, le jour même où l'ASBL Mentor Escale fêtait ses vingt ans au théâtre Marni à Ixelles, la Fondation Roi Baudouin annonçait par voie de communiqué que l'association recevait cette année le prix du Fonds Jeanne Van Quickenborne (7.000 euros), géré par la Fondation, pour son travail dans l'accompagnement des mineurs étrangers non accompagnés (mena), et plus spécifiquement pour son programme spécifique de soutien aux jeunes mères et futures mères.

De cette reconnaissance du travail de Mentor Escale, il n'était pas question dans la matinée dans les travées de la salle du théâtre où un public nombreux était venu participer aux festivités. Et notamment écouter l'intervention de Jacinthe Mazzocchi, chercheuse au Labora-

toire d'anthropologie prospective de l'UCL, venue raconter du point de vue de sa discipline les difficultés qui accompagnent l'accueil en Belgique d'un mineur venu d'outre-mer. Avec au dos un sac lourd à porter, composé d'une trajectoire personnelle souvent douloureuse et d'un paquet culturel qui ne facilite pas l'atterrissage.

« *Qu'est-ce qui prouve que tu es ce que tu dis que tu es ?* » Voilà la

question abyssale à laquelle sont confrontés les mineurs non accompagnés lorsqu'ils arrivent chez nous, raconte en substance l'anthropologue, en un exposé captivant qui va et vient entre témoignages et cadre théorique.

Une contrainte

A cette question, rapporte-t-elle, une jeune Rwandaise, rescapée seule du génocide de 1994, baisse les yeux, se disant tout bas à propos du fonctionnaire qui l'interroge : « *Il vient de me dire ce que je pensais tout bas.* »

Les jeunes exilés arrivés chez nous « *ont l'obligation de se dire, et de se dire bien* », souligne Jacinthe Mazzocchi. Or voilà une contrainte qui implique une maîtrise culturelle qu'ils ne possèdent pas nécessairement. « *Le fait de se raconter est éminemment culturel* », poursuit-elle. *Les traumas ne peuvent pas toujours s'annoncer.* » Ainsi, telle jeune fille victime d'un viol collectif se trouvera-t-elle dans l'impossibilité d'exprimer un tel trauma, au

risque de passer pour incohérente. Tel jeune homme ne pour-

ra se raconter à la première personne du singulier parce que, dans sa culture d'origine, le « je » ainsi conçu n'existe tout simplement pas.

L'anthropologue raconte encore cette autre histoire. Celle de Nasser qui, n'ayant plus rien à perdre, décide de fuir la Côte-d'Ivoire où il est né, en proie à une guerre civile sanglante. Arrivé en Belgique, le jeune homme se voit interrogé. « *Et il donne de mauvaises réponses* », annonce Jacinthe Mazzocchi. A la question : « *Quel est ton pays d'origine ?* », il répond : « *le Burkina Faso.* » Or le jeune homme ne connaît pas le Burkina Faso. Il n'a aucun lien avec ce pays. « *Mais en Côte-d'Ivoire, poursuit la chercheuse, c'est le droit du sang qui prévaut, pas celui du sol.* » Par conséquent, une importante communauté qui vit dans ce pays depuis plusieurs générations, quelque trois millions de personnes, n'en a pas la nationalité. Alors que cette population n'est pas reconnue non plus comme nationale par le Burkina Faso...

Ce sont ces jeunes gens que prend en charge Mentor Escale. Une équipe d'une quinzaine de personnes qui « *aident les jeunes dans leur parcours vers l'autonomie* ». « *Une famille* », comme le résume Zakia (lire ci-contre). Et le travail effectué depuis vingt ans, indispensable, n'est qu'un début, au regard de l'actualité. ■

PIERRE VASSART

TÉMOIGNAGE

« Soudain, tu as tout perdu »

Zakia est arrivée de Syrie il y a deux ans. Elle avait alors 17 ans. « *Mon père est décédé, ma mère m'a abandonnée, j'étais élevée par ma grand-mère. Et puis la guerre est arrivée du jour au lendemain.*

Soudain, tu as tout perdu. » L'aïeule décide alors d'emmener sa petite-fille sur la route de l'exil. Destination : la Turquie. « *Mais là, ma grand-mère est tombée malade. Elle a 75 ans. Alors elle m'a dit : "continue". C'est ainsi que je suis arrivée à Bruxelles. Je voudrais qu'elle me rejoigne. Mentor Escale m'a aidée pour les papiers, m'a trouvé un*

appartement et une école. Aujourd'hui, j'étudie la bureaucratie. Avec Mentor Escale, on a des activités. Je les appelle quand je suis malade, je viens quand je me sens mal, ou juste pour parler. A l'école, ils veulent parfois entrer en contact avec mes parents. Je leur dis d'appeler Mentor Escale. C'est ma famille. »

FICHE D'IDENTITÉ**De l'accompagnement**

Mentor Escale accompagne des mineurs et anciens mineurs étrangers non accompagnés (mena) vers l'autonomie et la citoyenneté.

► **Fondation.** François Casier, président et fondateur de l'ASBL, a rencontré fortuitement il y a vingt ans un mena. Il l'a pris sous son aile et coaché. Depuis, 2.000 jeunes de 16 à 20 ans originaires de 27 pays ont été accompagnés par Mentor Escale.

► **Objectif.** Une quinzaine de personnes (éducateurs, assistants sociaux, psychologue, bénévoles et administration) accompagnent aujourd'hui les jeunes dans le giron de Mentor Escale. Ces jeunes découvrent peu à peu le pays, la langue, une école, un budget à gérer,... et construisent un projet de vie. Mentor Escale vise également à briser l'isolement de ces jeunes par des ateliers, des sorties, des camps

de quelques jours, etc., qui leur apprennent à s'insérer socialement.

► **Parcours des jeunes.**

Lorsque les jeunes obtiennent, à la suite d'une demande d'asile, un statut qui leur permet de rester en Belgique, ils quittent les centres d'accueil. C'est alors que Mentor Escale intervient, à leur demande, afin de leur apprendre à être autonomes et à s'intégrer en Belgique.

► **Inquiétudes.** Selon Mentor Escale, « les nouveaux plans d'accueil du gouvernement fédéral prévoient une sortie rapide du jeune de son centre de premier accueil avec ensuite un hébergement en semi-autonomie financé par le fédéral pour une durée limitée, à charge des CPAS de prendre le relais. Or ceux-ci sont peu outillés et disposent de peu de moyens pour encadrer cette population vulnérable. »

Info : www.mentorescale.be